

à pied ou à cheval, venant le prendre vers l'heure du dîner. Quand il ne va pas au camp passer une revue ou donner une alerte, on le voit, de six à sept heures, en char-à-bancs ou en calèche découverte, avec toute sa famille, suivi par d'autres voitures où sont placés les aides de camp, les demoiselles d'honneur de service, même quelques personnes invitées. Toute cette brillante compagnie va prendre le thé dans un des chalets jetés au milieu des parcs qui entourent Péterhoff. Quelquefois elle se dirige vers le palais de la duchesse de Leutemberg, qui n'est qu'à une demi-heure de distance. Trop heureuse d'échapper à l'étiquette, cet esclavage des rois, on voit ici toute cette famille souveraine jouir à plein cœur des plaisirs bourgeois autorisés par la campagne. On joue à colin-maillard, à la mer agitée, enfin à tous les jeux qui charment les années de l'enfance. L'empereur se mêle à ces folies intimes avec un entrain qui ne le laisse pas du tout en arrière de jeunes grands-ducs. Quand, après la promenade, on rentre chez l'impératrice, on fait de la musique ou bien l'on danse sans cérémonie. Ces petites soirées improvisées sont charmantes de laisser-aller et de bonne humeur; elles font beaucoup d'envieux, et il y a de quoi.

Les premiers jours d'août on s'agite de nouveau, la garde impériale a quitté ses tentes. Ses manœuvres, après dix jours de marche, la ramènent à Tzarkoë-Célo, qui est leur point de départ. L'empereur doit la passer en revue avant de renvoyer les régiments dans leurs garnisons respectives; puis, le soir, un grand bal réunira les officiers au palais de Bopcha, qui en est voisin. La cour doit s'y rendre pour vingt-quatre heures; ce déplacement, qui s'accomplit régulièrement chaque année, quoique annuel, met tout le service en émoi.

Le signal du départ définitif de Péterhoff se fait peu attendre maintenant. Le 1er septembre, on se retrouve de rechef à Tzarkoë-Célo pour deux mois. Ce nouveau séjour est occupé par un voyage à Gatchina, où l'on mène pour le coup vie impériale tout à fait. Les chasses, la comédie, les bals parés en font les frais. Le grand château de briques rouges, les prairies à perte de vue, les tranquilles étangs, les mélancoliques rangées de peupliers reprennent alors pour quelque temps une apparence de vie qui leur manque complètement le reste de l'année. Quant à moi, si j'avais eu à choisir, j'aurais voulu venir à Gatchina pour y penser dans le silence et la solitude. Mais peut-être le devoir des princes est-il de tout animer autour d'eux.

On vous dira que l'empereur est violent: c'est vrai, je vous en ai déjà prévenu; c'est son éducation qui en est coupable. Autrement dirigée, ce défaut eût disparu sans aucun doute. Je n'en veux pour preuve que ce fait, dont je puis garantir l'exactitude.

Après une revue à ce même camp de Tzarkoë-Célo, dont je viens de vous parler, Nicolas se laissa aller vis-à-vis de l'un de ses officiers-généraux à des paroles blessantes au dernier point. Le lendemain le vieux soldat, navré, lui envoya sa démission, sans un mot de commentaire. L'empereur, frappé du laconisme de cette démarche, réfléchit à sa conduite, et de sa propre main il manda le général dans sa tente pour l'heure où tout l'état-major vient à l'ordre. A peine est-il arrivé que l'empereur l'aperçoit et s'approche de lui:

— S..., lui dit-il, je te fais des excuses de la manière dont je t'ai traité hier; j'espère que tu l'oublieras; quant à moi, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour te le faire oublier.

L'empereur Nicolas n'a sûrement jamais de sa vie pénétré plus avant dans le cœur de ses sujets qu'en cette circonstance.

Le bruit de cette démarche se répandit avec rapidité dans toutes les classes, excitant l'admiration de tous ceux qui en eurent connaissance.

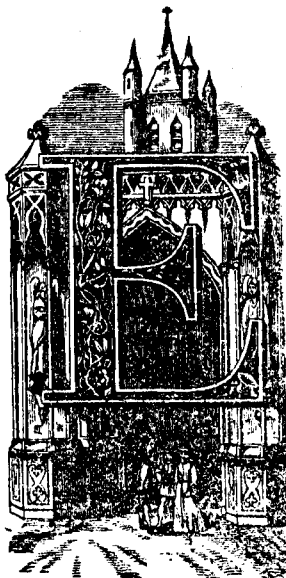
Une autre fois, mais plus tard, il devait de même rencontrer publiquement la vive sympathie de ses sujets. La mort de sa fille la grande-duchesse Alexandra lui a fourni la triste occasion d'apprécier à quel point il est aimé. Lorsque, accompagnant la dépouille mortelle de cette jeune et belle princesse, de Tzarkoë-Célo à la forteresse de Pétersborg, Nicolas a passé au travers des populations éplorées, accourues de dix lieues à la ronde pour mêler leurs larmes à sa douleur, il aurait pu se dire ce mot qui renferme probablement l'avenir de son pays: "Avec le cœur de son peuple, un souverain peut tout."

L. DE MONCASTE.

MADELEINE ET GILBERTE.

ROMAN

I.



N 1793, rue Richelieu, dans une petite boutique égayée par toutes les fanfreluches de la mode, plumes, éventails, fleurs artificielles, sept à huit jeunes filles, réunies pour cette œuvre difficile qui s'appelle un chapeau de femme, faisaient éclater leur babil en notes aiguës.

Quoiqu'on fût en 1793, il restait encore un peu de place pour l'amour: aussi ces demoiselles devisaient gaïement de galans, de danse et de chansons.

Cependant parmi ces jeunes filles on pouvait remarquer une figure rêveuse, pensive, mélancolique; elle souriait çà et là du sourire des autres, mais ce sourire était plus triste que des larmes; elle était aimable et charmante au premier abord; après avoir séduit les yeux elle séduisait le cœur. C'était une figure de vingt ans qui déjà avait perdu sa fraîcheur du matin; peut-être n'en était-elle que plus attrayante. Il y